

Le lac retient des sédiments plutôt que de l'eau

La République dominicaine voisine est attirante avec ses jobs et son commerce - mais elle exporte une partie de ses problèmes d'eau vers Haïti.

Au cours de notre voyage dans les montagnes, nous longeons un fleuve dont les méandres tracent librement un chemin dans la vallée; il jaillit sur une pente raide avant d'inonder de nouvelles terres avec ses bancs de sable et de graviers. C'est un paysage vivant, comprenant de nombreux petits biotopes comme on en trouve à nouveau en Suisse où ils sont créés de manière artificielle.

Après quelques kilomètres sur une route de montagne cahoteuse, nous parvenons à un mur haut de 170 mètres derrière lequel s'étend le Lac de Péligre. Ce lac de retenue produit 40% de l'électricité nécessaire à la capitale, Port-au-Prince; c'est toutefois un chiffre qui tend fortement à baisser, des sédiments dus au déboisement des forêts remplissant le lac en permanence. Du sable, de la terre et du limon forment déjà presque la moitié de

son volume. «Auparavant, nous pouvions laisser tourner nos trois turbines nuit et jour pendant trois mois», dit Raoul Joseph, collaborateur de la compagnie d'électricité EDH, «maintenant, nous devons déjà arrêter la première turbine après deux mois.»

De l'eau et de la saleté des voisins

Une grande partie de l'eau et des sédiments du lac de retenue provient de République dominicaine, dont la frontière n'est qu'à quelque 35 kilomètres. La protection des zones de sources a déjà été l'objet de discussions entre les deux pays, mais qui n'ont pas abouti à ce jour. «En fait, nous devons purement et simplement prendre ce qui vient de l'autre côté de la frontière», explique Raoul Joseph. Il reste toutefois à relever que le gouver-



Conséquence du déboisement: le lac de Péligre, essentiel pour la production d'électricité, se remplit de terre et de déchets.



Chargement des bêtes pour le transport au-delà de la frontière.

nement haïtien ne se distingue pas non plus par des efforts particuliers qu'il porterait à la protection des sources.

Nous passons la frontière pour voir comment cela se passe en République dominicaine; il s'agit d'une ligne arbitraire tracée autrefois par les colons pour diviser l'île d'Hispaniola en deux parties. Aujourd'hui la frontière sépare deux mondes. Haïti est le pays le plus pauvre du continent américain et l'un des plus pauvres de la planète; le voyage au-delà de la frontière conduit dans un

pays dont la population est quatre fois plus riche.

Ici, les voitures ne sont pas exceptionnelles mais innombrables et les jeunes font pétarader leurs motos aux alentours. Beaucoup de femmes lavent le linge avec une machine et les paysans labourent avec des tracteurs. La tranquillité et le silence que nous avons appréciés en Haïti n'existent pas. C'est maintenant que nous prenons conscience de cet aspect: c'était le silence de la pauvreté, celui des gens qui n'ont rien qui puisse faire du bruit.

Trafic frontalier dans l'obscurité

Les différences économiques entraînent un commerce informel intense entre les deux pays. Des caravanes d'animaux de bât lourdement chargés passent la frontière de nuit sur des sentiers secondaires.

Les Haïtiens exportent le riz, cher, cultivé dans l'Artibonite, et importent celui qui l'est moins, des brisures de riz qui servent à nourrir des animaux en République dominicaine.

Le négoce comprend aussi l'étre humain. Près d'un demi million d'Haïtiens vivent en République dominicaine comme journaliers mal payés, travaillant sur les chantiers ou les plantations, mais aussi comme «sans-papiers» devant s'attendre à tout moment à être arrêtés et expulsés.

Au cours de notre voyage vers la source de l'Artibonite, nous rencontrerons d'autres Haïtiens qui, par leur misère, contribuent à l'érosion des versants montagneux et au dépôt d'alluvions dans le lac de retenue.

Un avenir pour Jolaine

Jolaine Lhérisant, habitante de Valereux, un village perché dans les montagnes au-dessus de l'Artibonite, peut maintenant se concentrer sur sa formation. Elle a 17 ans et aimerait devenir infirmière une fois l'école secondaire terminée. Si Jolaine peut forger des plans d'avenir, c'est aussi en partie grâce à Helvetas.

A Valereux, comme souvent en Haïti, ce sont les femmes et les filles qui s'occupent de l'approvisionnement en eau potable pour la famille. Dans le petit village de Jolaine, l'eau était depuis toujours puisée à une source située à trois quarts d'heure de marche dans la montagne. Deux kilomètres et demi à parcourir dans la caillasse, sur des arêtes rocheuses et le long de précipices - et refaire tout le

trajet de retour avec un baquet de 20 litres d'eau sur la tête. «J'étais toujours épuisée en rentrant», se souvient Jolaine, «et je devais ensuite aller à l'école.»

Il y a deux ans, les partenaires locaux d'Helvetas ont construit une conduite d'eau pour le village, avec la participation active de la population.

Jolaine peut désormais aller chercher de l'eau potable à la fontaine publique au coin de la rue - à deux minutes de sa maison. Le gain de temps obtenu ainsi a positivement changé sa vie: «Maintenant je ne dois plus me lever au milieu de la nuit», déclare-t-elle; «lorsque le soleil se lève, je peux tranquillement faire ma toilette et aller chercher de l'eau. Ensuite je suis en forme pour aller à l'école.»



Jolaine peut sourire - aussi grâce à Helvetas.

Tout se termine bien

Un captage de source pour de l'eau propre et la sécurité.

Le village de Dauphiné se trouve à six heures de marche de la vallée de l'Artibonite, au milieu de roches calcaires dénudées. Un mapou, un arbre aux racines enchevêtrées, seul survivant de la forêt tropicale, s'élève à l'entrée du village.

Dauphiné vit grâce à une source qui jaillit même durant la saison sèche; mais cette richesse a suscité des tensions et des querelles dans le village. Dauphiné s'étend sur deux parties, séparées par une centaine de mètres l'une de l'autre. La source se situe dans le haut du village. Durant des générations, les gens d'en bas ont regardé avec jalousie vers le haut, où le cresson de fontaine, une plante marécageuse riche en vitamines, était cultivé en masse et vendu à bon prix. Ceux d'en bas devaient se contenter de planter du maïs et des haricots, puis attendre les pluies annuelles pour les voir pousser.

Lorsque l'organisation locale PDID*, partenaire d'Helvetas, arriva et proposa de faire bénéficier tout le monde de cette eau abondante, les gens d'en haut s'y opposèrent. Lérius Chalens, l'un d'entre eux, est obligé de rire aujourd'hui en repensant au temps des premières discussions. «Nous avions peur que l'on nous prenne toute notre eau», se souvient-il, «et nous refusions le dialogue.» Selon les relevés du partenaire d'Helvetas, l'eau était



Grâce à l'installation d'irrigation, du cresson de fontaine apportant un revenu peut être cultivé.

suffisante pour tous. Mais faire passer le message et mettre tout le monde d'accord était une autre affaire.

Finalement, les parties en conflit se rencontrèrent. A dire vrai, ceux d'en haut n'étaient pas non plus très heureux. Les sempiternelles querelles avec leurs voisins attisaient la nervosité. Et plusieurs fois par an, lors des pluies violentes, le système de captage de la source était emporté, ce qui entraînait des journées entières de dur travail pour le remettre en état.

Après six mois de discussions, les deux parties du village se mirent d'accord. Un nouveau captage fut construit et l'eau dirigée vers les zones en aval. L'organisation partenaire d'Helvetas PDID a réalisé les plans et fourni le matériel, les hommes du village ont creusé des fossés, cimenté des murs et des canaux. «Nous sommes réellement en paix maintenant», s'enthousiasme Lérius Chalens, «nous parlons à nouveau ensemble et tout le monde va mieux». Une ambiance affairée règne dans la partie infé-

rieure du village. Nous rencontrons Olius Millesaint et sa femme Massilia Bruneaud, occupés à battre en rythme les haricots noirs de la dernière récolte. Ils sont contents. «Nous pouvons maintenant récolter des haricots deux fois dans l'année et des légumes en plus», se réjouit Olius Millesaint. «Avant nous n'avions jamais assez à manger», ajoute Massilia Bruneaud, «mais maintenant, Dieu soit loué, nous pouvons vivre correctement.»

*Projet de développement intégré de Désarmes